Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 15

Artikel: La question dâi drâ dâi fenne
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201036

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Enfin, après des courses multiples et des essayages réitérés, nos dames sont vêtues et les cloches sonnant à toute volée annoncent au monde chétien, la Résurrection du Christ. Dès l'aube on a interrogé le ciel, non pas dans un but d'édification, mais dans une pensée toute météorologique :

— Fera-t-il beau ?

— C'est la bise qui tient.

— Oui, mais à cette saison..., on n'est jamais sûr. Tu ferais peut-être mieux, Julie, de ne pas mettre ton chapeau blanc...

— Oh! maman. Peux-tu dire? Il fait un temps superbe.

On met le chapeau neuf, la robe neuve, les souliers jaunes, et l'on part pour le culte. Les chemins sont légèrement boueux, Vendredi-Saint ayant été si mauvais qu'on craignit Pâques blanc, aussi les souliers jaunes ont-ils quelque peu à souffrir de ce sol détrempé.

— Prends donc garde où tu marches, fait observer maman...

Le sermon achevé, qu'on a écouté comme je le disais plus haut, le retour s'accomplit avec plus de lenteur. On est aise de se montrer et, d'ailleurs, le spectacle des rues animées ne serait pas désagréable si ce n'était l'aspect morne des boutiques fermées. Des groupes endimanchés ramènent fièrement au logis de mignonnes catéchumènes, tout de blanc vêtues et toutes roses sous le voile de tulle, ou des gros communiants, du sexe fort, assez gauches dans leurs vêtements noirs qui portent encore tous les plis de la confection, et même, parfois, un indiscret reliquat de faufil.

Les grandes dames sont pimpantes, les mamans sont sémillantes, les papas plastronnent et se carent dans leur redingote de cérémonie, les petits gosses trottinent, heureux d'un chapeau de paille ou d'une cravate neuve. Tout le monde est content. La rue, de onze heures à midi, est dans la joie.

Et cet après-midi : promenade. Depuis longtemps on a promis à la tante Henriette d'aller lui rendre visite. Ce sera une occasion d'exhiber, à la campagne, les chefs-d'œuvre des couturières et des modistes lausannoises. On se montrera quelque peu. Ça ne nuit pas. Et pendant qu'on bavardera, les garçons *croqueront* leurs œufs, à moins qu'on les laisse à Lausanne ou qu'ils s'esquivent pour faire un tour sur la Riponne, où le *croquage* bat son plein.

Il m'a cependant semblé, à Pâques dernier, que le contingent accoutumé des *croqueurs* avait diminué. Ils étaient bien encore une cinquantaine, mais le feu manquait d'entrain ; on offrait mollement *tête* ou *cul*.

Oui, le feu manquait d'entrain et les salades du soir ont dû se ressentir de ce marasme. En revanche, les estomacs ne s'en plaindront pas, car pour beaucoup, le lundi de Pâques était un lendemain d'indigestion tout autant qu'une fête en Beaulieu.

Les bonnes choses disparaissent. Est-ce que le sexe masculin, les bouchers mis à part, se désintéresserait des beaux œufs rouges, bleus ou jaunes. Est-ce qu'en somme, mon paradoxe du début serait prouvé par les faits? Pâques, une fête de plus en plus féminine, triomphe des jupes claires et des chapeaux fleuris ! Je commence à le croire. CLAUDIUS.

Une erreur vieille comme le monde.

Le *Conteur* a fait comme tout le monde ; il a dit son petit mot dans le débat relatif au suffrage féminin. Il s'en tiendra là. Aussi bien n'est-ce pas son rôle d'insister sur une question si sérieuse et pour laquelle les dames, principales intéressées, ne semblent guère s'échauffer. Il ne faut point être plus royaliste que le roi. — Mais, pour terminer, voici une courte missive, que nous venons encore de recevoir et qui montre que les célibataires volontaires du sexe fort ne sont pas seuls responsables du célibat féminin, ainsi qu'avait l'air de le croire la dame de Genève, dont nous avons publié la lettre dans notre numéro du 26 mars. Toutes les sœurs de Sainte-Catherine ne sont pas des victimes de l'égoïsme des hommes.

Voici la lettre :

Lausanne, lundi de Pâques 1904.

Au *Conteur vaudois*, Lausanne,

La grand'mère qui a écrit de Genève, le 21 mars, montre, en terminant sa lettre, qu'elle a oublié que le mariage est :

1° une erreur ;

2° une horreur.

Une petite-fille,
célibataire, abstinente.

* * *

C'est égal, voilà « une petite-fille » bien ingrate à l'égard de ses parents et qui nous paraît exagérer quelque peu les préceptes de l'abstinence. A moins que ce ne soit simple dépit...

Les belles et les pouettes.

L'opinion de J.-J. Rousseau et celle de mon ami Djan-Abram.

JEAN-JACQUES : La grande beauté me paraît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur, mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes, et, quand elle serait un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'était pas dégoûtante, je la préférerais à l'extrême beauté ; car en peu de temps l'une et l'autre étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient et la laideur un avantage....

DJAN-ABRAM, le Dzoratai : Lé fennés, lè faut preindre pouetes. Quand sant ballès vîgnant pouetes, quand sant pouetes restant pouetes. Lé tot ma mère m'a fé !

DJAN DANIET.

La question dâi drâ dâi fenne.

Ti clliau dzo, lè follie no racontant que lè fenne tindrant pardieu bin de pouâi votâ, âobin d'itre dau Conset communat, quie! d'ein fére atant que lè z'hommo. Ne sé pas porquie lè papâ ne sant pas fotu d'itre d'accoo quie déssus por y dere *oï*, que l'ant atant de drâ que no z'autro, que dâi iadzo sant bin pllie sutie. Na pas, ein a on par que fant dâi bramâïes d'einfè po dere que *na*, que sarâi dein lo paï la misère à tsevau su la pedhî, que lo canton farâi dècret tot tsau, que lè fenne ne porrant pas itre syndico, âo grand-conseiller, âobin ancora sordâ, que dussant repètassi lau gredon, panna lau boutte et lau z'appreindre à n'itre pas moquâo, et patati et patata, et pu çosse et pu cein, dâi z'histoire asse grante qu'on prîdzo de djonno.

Eh ! tadié, è-te que lè z'hommo âobin lè fenne cein n'è pas tot de la mîma matâire ? N'è-te pas tot ma mére m'a fé et lè z'on ne vallianta pas lè z'autro ? Cein qu'on pâo preteindre, tot parâi ! Porquie crâide-vo que tsi no on ne trâoverâi pas onna fenna que pusse itre *syndico ?* Sè prâo que se on n'è pas on bocon pansu on fâ on crouïo magistra ! Mâ la Marienne dâi Biolles paîse ceint houitanta et la Françoise dau For dou ceint cinquanta. Rein que la Françoise cein farâi quasu dou galé syndicalets.

Et po lo *Grand-Conset*, on trâoverâi prâo minna-mor ein cotillon qu'ein porrant débliottâ fin adrâi atant que lè z'hommo. Se n'ire pas veré, porquie è-te que âi menistre, et âi z'avocat dein lo tot vilho teimps, on lau fasâi beta on gredon pè dessu lau tsausse ? L'è rein que passe que quand sant vetu ein fèmalle, ie taboussant, barjaquant qu'on derâi que fant cein âo mécanique.

Et dâi fenne-*sordâ ?* L'è cein que farâi dâi cranes troupes, et que ne sarâi rein dèfecilo à crebllia po vére iô lè foudrâi fourrâ. N'è pas lo thorax que manquerâ, alla pî ? — Dein la *cavalerî*, on preindrâ lè damusalle que vant dessu cllian mâole que lâi diant dâi locipède : du que savant tsemena su dâi machines que l'ant duve ruves, l'âodrant ancora bin mî su dâi bîte à quatro pî. Dein l'*artillerî* lâi arâi lè vilhe fellie que l'ant on bocon de barba pè la frimousse, du que l'è Sainte-Barba, lo patron dâi z'artilleu. Po l'*administrachon*, que s'otiupe de la vicaille, dau pan, de la tomma, on lâi fetserâi lè nourresses, câ porrant fourni lo laci bin pllie bon martsî. Lè sadze-fenne sarant messes dein lo *serviço sanitairo*, câ l'âodrant bin po soignî lè malâdo. Lè serveinte sarant prâisses dein lo *génie* po fére châota lè ponts : leu que l'ant accoutouma de brezi lè z'écouelle.

Hein ! quinne balle z'armée cein bâillerâi, et quand dâi z'ennemis vindrant dein noutron paï, quand verrant clliau galèze pernette, sè derant : « Avoué dâi sordâ de cllia sorta, faut encora mî itre ein paix qu'ein guierra ».

Ne mè dite pas mé, ora, que lè fenne ne porrant pas itre parâire po lè drâ avoué lè z'hommo. MARC A LOUIS.

LA TERRE A DU BON...

Locomotive, à pleins poumons,
Va-t-en par les prés et les plaines.
Dans nos champs, vêtus de milaine,
Nous, les paysans, nous restons...
La terre a du bon.

Cycliste, file comme un trait ;
La poussière a donc de l'attrait ?
Respirant, dans notre domaine,
De la terre la saine haleine,
Nous, les paysans, nous trimons...
La terre a du bon.

Voyageur, qui cours aux confins,
Toi, dont les désirs n'ont de fin,
Pauvre cheminau solitaire,
Vous n'aimerez jamais la terre
Que, paysans, nous labourons...
La terre a du bon.

Riche, tout plein de ton ennui,
Qui, le jour et même la nuit,
Traîne mélancolique vie...
Sans que nul de nous ne t'envie,
Nous, les paysans, nous semons...
La terre a du bon.

Ecrivailleur et citadin,
Boutiquier blême et mal en point,
Oiseaux tristes, vivant en cage...
Ne sommes-nous pas les vrais sages,
Nous, paysans, qui moissonnons !
La terre a du bon.

Jusqu'au jour où, courbés, chenus,
A bout de force étant venus,
Couchés enfin sous cette terre,
De siècle en siècle, notre mère,
Nous, paysans, nous dormirons...
La terre a du bon.

R***, 31 mars 1904. V.

Ce que nous sommes.

Nous ne sommes et ne serons jamais des Allemands. Nous ne sommes, ni ne voulons être Français. Nous avons une vie à part, qui se continuera. Nous ne possédons pas les qualités brillantes de nos voisins d'occident ; nous n'avons ni leur vivacité, ni leur grâce, ni leur amabilité, ni leur caractère communicatif, ouvert et facilement accessible ; nous ne possé-